

Pierre Lunel



même
les grands
hommes
peuvent
l'être

éditions du
ROCHER

Cocus, même les grands hommes peuvent l'être

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

© 2015, **Groupe Artège**
Éditions du Rocher
28, rue Comte Félix Gastaldi – BP 521
98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-26807-758-1
ISBN pdf : 978-2-26808-192-2

Pierre Lunel

Cocus,
même les grands hommes
peuvent l'être

éditions du
ROCHER

La femme a semence de cornes.
Saint Cyprien, évêque de Carthage

Prologue

Au panthéon des cocus

Être cocu, être berné... Voilà qui ne fait pas du héros de notre histoire un vainqueur. Le cocu prête à rire. Quand on évoque un cocu, on pense généralement au cocu magnifique, ce personnage de comédie qui ressemble à Lou Ravi. C'est le mari qui sera le dernier à apprendre son infortune tandis que sa femme accomplit la danse des sept voiles pour les beaux yeux de l'amant. Eh bien, on a tort d'imaginer le cocu en pauvre homme, celui qui porte au front quasiment dès la naissance les marques des cornes qui lui pousseront plus tard. Si le cocu est parfois un pauvre type, un Sganarelle prédestiné, parfois il ne l'est pas. Il est autant de sortes de cocus que de porteurs de cornes. Il peut être en effet un personnage reluisant de la grande Histoire. À voir en des héros, des puissants, des princes, des rois, des présidents, des cocus potentiels nous rassure, nous autres, gens du peuple. Il ne se trouve pas que pauvres et benêts parmi les cocus. De grands cocus trônent au Panthéon. Ainsi, des femmes audacieuses ont su, depuis la nuit des temps, relever la tête de la plus belle des manières, en plantant des cornes au front de tous ces hommes orgueilleux qui pensaient les mater. Belle revanche sur la soumission. Ce sont elles nos héroïnes. Nous n'évoquerons pas dans ce livre les femmes

cocues. Ce serait sans intérêt puisque durant toute l'Histoire les hommes ont pratiqué l'adultère comme un droit. Nous préférons, de loin, faire le portrait de ces femmes libres, de celles qui se rebiffent et adressent un pied de nez à l'orgueil du mâle.

Qu'un dieu, en la personne tonnante de Jupiter ait pu être cocu nous réjouit et nous rassure. Si un dieu peut être cocu, voilà qui permet aux mortels de mieux digérer leur infortune. Dans la lointaine histoire des dieux et des héros, nombreuses sont les femmes qui leur plantent des cornes. *L'Iliade*, du vieil Homère, qu'on apprenait jadis à l'école, n'est au fond qu'une banale histoire de cocu : Hélène est la femme fatale, Pâris le Troyen est le prince charmant, et le roi Ménélas le cocu. Hélène n'est pas l'écervelée, décrite par les ignares, qui déclenche une guerre de dix ans contre la ville de Troie. Elle est une femme sublime, épouse d'un roi borné, qui choisit la fuite avec son amant plutôt que la soumission et l'ennui. Bravo ! Doit-on lui préférer la fade Pénélope, l'épouse d'Ulysse, qui lui reste fidèle durant toute l'*Odyssée* pendant que ce goujat profite des charmes de la pâle Nausicaa ? Hélène accomplit son destin qui est d'aimer Pâris avant de regagner, vaincue, le lit conjugal. Sa sœur, Clytemnestre, n'est pas moins fatale : cette dernière, épouse d'Agamemnon, le trompe ardemment pendant qu'il combat sous les murs de Troie, et l'assassine à son retour pour garder son amant.

C'est un Troyen survivant, Énée, qui, dit-on, fonde Rome. Mais dans les premiers temps de cette ville destinée à dominer l'univers, c'est une femme qui déclenche les foudres

contre les rois Tarquin. Lucrèce la charmante, épouse de Tarquin Collatin, le cocufie avec son propre fils, un polisson nommé Sextus. Et les Romains, exaspérés, chassent les rois. La République est née. Mais le plus grand cocu de Rome sera un empereur, le célèbre Claude, successeur de Caligula. Trois fois cocu par ses trois épouses. Urgulanille, la première, le trompe hardiment. La deuxième, Messaline, nymphomane, en fait la risée de Rome. Quant à la troisième, Agrippine, elle finit par l'empoisonner d'un plat de champignons. Claude est l'empereur des cocus. Auprès de lui, un Marc Aurèle, l'empereur philosophe, n'est qu'un enfant de chœur. Et cependant, son fils, l'affreux Commode, est probablement un bâtard. Et que dire de Byzance? Le plus grand de ses souverains, le céléberrime Justinien, est cocu par sa femme, la non moins célèbre Théodora, fille d'un cocher de cirque, réputée au lit pour être une vraie lionne.

Quelques siècles plus tard, notre Clovis national est né des amours adultères de Childéric et de Basine. Basine n'est pas la seule Mérovingienne à planter des cornes à son mari. La délicieuse Frédégonde trompe son roi avec le comte Landry, un fieffé coquin. Et la non moins délicieuse Brunehaut dame le pion à sa rivale en collectionnant les amants. Il résulte de tout ce marivaudage que les fameux rois fainéants sont le plus souvent des bâtards.

Héroïnes sont ces femmes! Songez qu'il ne fait pas bon en ces temps lointains d'être adultère quand on est du sexe faible. À Sparte, on se montre conciliant avec ce genre de fantaisie à la condition cependant que ce soit le mari qui choisisse l'amant. Cela se pratique quand le mari, vieux

barbon, ne peut plus engendrer et qu'il souhaite progéniture. Mais à Athènes, on ne badine pas avec la fornication et le mari peut impunément assassiner la coupable. Le cocu ne se salit pas les mains avec le sang de l'amant qui, en guise de punition, est sodomisé avec un pal ou un radis noir. À Rome dans les débuts, on livre l'épouse à des esclaves membrus qui doivent lui ôter tout goût pour la luxure. Plus tard, sous les empereurs, soit on assassine les deux coupables, ainsi Messaline et son amant Silius, soit on exile à vie l'épouse adultère ; ainsi Julie, la fille d'Auguste s'en va-t-elle méditer sur une île déserte sur les dangers de cocufier son mari le futur empereur Tibère. Sous Constantin, autrement dit dans l'ère chrétienne, on se montre moins bénin : soit on tue proprement l'adultère, soit on l'enferme dans un bordel où elle doit faire l'amour au tout-venant, la taille ceinte de clochettes. Un peu partout et sous tous les temps, la femme qui fait de son mari un cocu paie cher les libertés qu'elle a prises avec un autre que son mari. Chez les Danois, on lui coupe le nez et les oreilles. Chez les Turcs, on la coupe en deux après lui avoir arraché le vagin. Chez les Hébreux, on tranche la main de celle qui touche le sexe d'un autre homme et on lapide à mort celle qui ose faire l'amour hors le lit du mari. Aux Indes, on la brûle sur un lit de braises incandescentes. Dans la vieille Thaïlande, on la livre à un cheval en rut. En Chine, on la confie à un éléphant dressé à la piétiner. Un peu partout, on peut aussi la coudre dans un sac et la jeter à l'eau...

Mais rassurez-vous ! Dans les histoires d'illustres cocus que l'on va vous narrer, il ne s'agit pas d'un musée des horreurs. Loin s'en faut ! Il s'agit avant tout de gaudriole

et de bonheur en même temps que d'une méditation sur le destin de ces femmes libres qui osent cocufier des grands. La motivation de ces aventurières varie selon les caractères de chacune. Certaines punissent leur époux impuissant ou violent. D'autres sont des séductrices qui collectionnent. D'autres sont des nymphomanes qui ont besoin d'amants à la pelle pour jouir. D'autres sont des intrigantes qui se poussent en société à force coups de reins. D'autres sont des amoureuses emportées par la passion. Toutes paient leur liberté avec les deniers de l'amour. Les femmes adultères de haute volée sont les libertaires des temps jadis. Elles écrivent l'épopée de l'amour libre. Gloire leur en soit reconnue. Quant à leurs cocus de maris, ils sont loin d'être tous méprisables. Qui s'aviserait de tenir pour benêts Molière, Voltaire ou Victor Hugo ? Souvent, leurs épouses ou leurs maîtresses ne font que rendre la monnaie de leur pièce, car ces chenapans sont aussi prompts à passer dans des lits mercenaires. Il arrive que certains héros de cette galerie méritent leur sort. D'autres enfin sont franchement ridicules. Ainsi, qu'on soit cocu par hasard ou prédestination, on réagit à son état selon son caractère. On se montre rigolard, triste, exaspéré, menaçant et même assassin. Autant de cocus, autant de manières d'être. Il s'agit là d'une espèce multiforme. Impossible de dresser le portrait du cocu type. Le cocu est beau ou laid, violent ou pacifique, intelligent ou sot. Mais toujours porte-t-il haut, à travers les temps, les cornes de l'opprobre. Dans cette rivalité ternaire, la femme et l'amant sont des héros et le mari le dupe pathétique. Il ne fait jamais bon être cocu. Le statut social ne fait rien à l'affaire. Un roi cocu reste roi mais les cornes lui poussent sous sa couronne. Elles peuvent même la rendre chancelante. Roi ou pas, il

est le plus souvent ignorant de son infortune. Le cocu est celui qui l'apprend en dernier. Il est en quelque manière le premier servi et le dernier informé. Doit-on regretter à leur égard qu'une dernière Béatitude ne leur soit pas consacrée : « Heureux les cocus... » ?

Louis VII ou le premier grand cocu

*Si tous les cocus et leurs femmes qui les font, se tenaient
tous par la main, et qu'il s'en pût former un cercle, je crois
qu'il serait assez bastant pour entourer
et circuler la moitié de la terre.*

Brantôme, *Les Dames galantes*

Le Moyen Âge, loin d'être une époque triste et froide, aime rire. Les maris bernés, en ces temps lointains, ont fait beaucoup rire... L'atmosphère n'est pas alors à la tragédie et aux passions muettes. On s'y montre, tout au contraire, avide de rire de tout, sans doute parce que la mort rôde toujours très proche. Le rire est un gage de bonne santé et on ne serait pas loin de penser qu'il peut se révéler souverain même contre la famine et la peste. Aussi les maris cocus feront rire aux éclats jusqu'à la Renaissance, jusqu'à ce que surgisse l'immense rire salvateur de Rabelais. Le Moyen Âge est gaillard et jovial. Les « ténèbres du Moyen Âge » sont une farce de plus à l'usage des gogos. Les cathédrales sont belles et joyeuses. On y prie mais on y rit aussi beaucoup. Dans